


UN MONDE DE FOUS !

Philippe Claudel

le un
1
en livre



 ***l'aube***

UN MONDE DE FOUS !

La collection *Le 1 en livre*
est dirigée par Éric Fottorino

Ces textes ont pour partie été publiés par *Le 1*.
www.le1hebdo.fr

© Le 1/ Éditions de l'Aube, 2020
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-3906-5

Philippe Claudel

Un monde de fous !

éditions de l'aube

Avant-propos

Lire Philippe Claudel ne laisse jamais indemne. L'écriture vous attrape, vous accroche, une atmosphère s'installe, d'abord familière, enfin c'est ce que vous croyez, puis elle vous plonge dans un bain d'inconfort. Une étrangeté vous saisit. Les mots se retournent, se dressent, mordent. Vous voilà mal à l'aise. C'est de la fiction? Oui, assurément. Mais si vraie que vous en restez le souffle court, cœur battant. L'auteur des *Âmes grises** n'écrit pas pour faire joli. Même si ses textes sont d'une

* Philippe Claudel, *Les âmes grises*, Paris, Stock, 2003.

grande beauté, âpres à souhait, pour entrer au plus profond de nous. De nous en pire, parfois. De notre humanité souffrante, blessée, révoltée souvent, ou écrasée sous le poids d'institutions destructrices: le monde du travail – et maintenant du télé-travail –, la justice, la prison. On fait de drôles de rencontres chez Claudel. Parfois des mauvaises, y compris dans notre voisinage proche (« Le voisin »). Il y a des types au bout du rouleau à force de boulot abrutissant (« Boulon précaire »). Il y a des Dupont-la-Joie comme ces spectateurs de drôles de baignades sur une plage que tentent d'atteindre, au péril de leur vie, des migrants décrits de loin comme des débris (« Baignade interdite »). Il y a des juges qui condamnent un homme pour avoir regardé une femme (« Eyes Wide Shut »). Il y a ce smicard qui dit: « Bien sûr qu'on peut vivre [avec le smic]. Mais tout dépend de ce que vous appelez vivre. »

Ordonnés selon les souhaits de l'auteur, certains inédits, la plupart parus dans *Le 1* et dans *Zadig*, ces textes finissent par composer le portrait intime et décapant

de notre époque. Pas d'idées générales, surtout pas. Des gens, des situations, des silences et des colères, des indignations. Du vivant qu'on sent palpiter, et qui nous interpelle. C'est dans ce *Monde de fous* que Philippe Claudel nous invite à pénétrer. On y entre sur la pointe des pieds, pour ne pas déranger, et c'est lui qui nous dérange. Voilà bien une définition de la littérature. Accepter d'être bousculé par des émeutes de mots. Maintenant entrez. Et ne fermez pas la porte. D'autres vous suivent.

Éric Fottorino
Directeur de l'hebdomadaire *Le 1*

Boulon précaire*

L'homme est à tordre. À fragmenter. À rompre. À morceler. À vendre, bien sûr. Depuis longtemps. Lui seul l'ignore. Cela aide de ne pas savoir. S'aveugler fait vivre. Durer. Homme-chose. Homme-objet. Matière humaine. Matière première. Matière secondaire. Énergie consommable. Renouvelable. Je loue des hommes. Je les achète. Je les revends. Je les solde. Je les décline. Je les jette. Je les déstocke. Je les entasse. Je les sous-traite. Je les recycle. Je les concasse. Je les broie. Suie. Poussière. Farine. Je n'ai pas à les

* *Le 1* n° 45, «La France des CDD», 25 février 2015.

soigner. Je n'ai pas à les cajoler. Il y en aura d'autres. Il y en a toujours d'autres. Des plus affamés. Des plus impliqués. Des plus motivés. Des plus jeunes. Des plus solides. Prêts à marcher sur d'autres hommes. Prêts à les piétiner. Prêts à les détruire pour caresser à leur tour un peu le soleil, le temps que d'autres exigent aussi leur part de lumière. Lorsqu'ils se brisent, je les change. Je ne cherche plus à les réparer. Réparer les hommes coûte cher. C'est ennuyeux. C'est fatigant. Ce n'est pas très rentable. Ils tombent vite de nouveau en panne. Ils s'habituent à leurs traitements, en désirent de nouveaux, découvrent la condition d'assisté, réclament comme un droit cette qualité. Comme si on devait quelque chose aux hommes.

Et puis, de toute façon, l'homme vieillit. C'est dans sa nature. Il vieillit vite. Trop vite. Il se fatigue, se courbe, se voûte, ralentit son rythme. Sa force physique décline. Son cerveau s'ankylose, se sclérose, dégénère. Son intelligence se grippe. L'homme est décevant. Il ne vaut pas la peine qu'on lui consacre. De la confiture

aux cochons. L'homme ne résiste pas au temps. Il ne résiste à rien. Il n'est pas fait pour être résistant. Il est opérationnel quelques années, une ou deux décennies dans le meilleur des cas. Pas davantage. On prend la peine de le former, mais à peine est-il formé qu'il commence à se déformer. Misère. Manque de fiabilité et de reconnaissance. Vice de fabrication.

À qui me plaindre? Alors quoi? Je regarde. Je constate. Je ne suis ni bon ni mauvais. Ce n'est pas moi le responsable. J'ajuste. J'adapte. C'est tout. Je règle quelques rouages. J'équilibre. J'exploite, mais j'écoute les désirs. J'essaie de les satisfaire. L'homme est un être de désir. Il désire les choses. Il les désire vite. Le plus vite possible. Rien ne va assez vite pour lui. Jamais. Être de lenteur, de lenteur de pensée, de lenteur d'exécution, d'impossibilité à durer, l'homme a le culte de la vitesse. Tout. Tout de suite. Posséder. Consommer. Se lasser. Aspirer au nouveau. Au neuf. Au dépassement de l'objet à peine acquis. La vie à flux tendu. Absence de stocks. Le désir doit

être contentée immédiatement. Homme-enfant. Capricieux. Trépignant. Ne comprenant pas que pour le satisfaire par cette ronde incessante, il me faut l'inclure dans cette ronde. Faire de lui aussi un produit qui se périmé, qui se dépasse, dont on se lasse. Qui n'est plus opérant. L'homme ne mérite aucun investissement à long terme. L'homme n'est pas un but. L'homme n'est pas sa propre finalité. L'homme n'est qu'un moyen, un outil, interchangeable, modulable, ébréçable, remplaçable. Monde-Meccano. Homme-petit-rouage. Vis simple. Boulon précaire. L'homme est un boulon qui prie pour durer. Qui prie quand ça l'arrange. Quand ça l'arrange seulement. Qui se plaît à jeter ce dont il se lasse, mais qui voudrait qu'on le garde, lui, le plus longtemps possible. Qui enfante un univers de vitesse, de dépassement, d'obsolescence et d'accélération, et qui exige pour lui seul de rester immobile dans le courant du fleuve. À se nicher. À pleurnicher.

Le monde qui a enfanté l'homme-matière n'est que le nôtre. Nous l'avons

créé à notre image, selon nos désirs et nos besoins. Monde-boomerang qui nous revient en pleine figure et nous blesse sans nous anéantir. On nous rêve flexibles tout en nous promettant que notre sécurité n'en pâtira pas. On se propose de nous tordre mais sans que nous nous brisions. Nous oublions notre chair et devenons pâte à modeler, docile et molle entre les mâchoires d'un système dont nous avons assuré le propre dérèglement.

Nous vivons de formidables temps d'expérience. Après avoir mis quelques milliers d'années à découvrir la terre et les étoiles, nous n'avons de cesse de tester nos limites. Au xx^e siècle, il ne fut plus question d'être, mais d'avoir. La finalité de la possession remplaça le rêve du bonheur. Comme la consommation passe par le renouvellement accéléré des possessions et des possédants, la guerre, en ce sens, ne fut plus à lire comme un phénomène géographico-diplomatique dans lequel certains ego de peuples et de leaders pouvaient s'exacerber et jouir, mais comme le dernier stade d'un processus consumériste

visant à trouver une solution à une forme de stagnation des marchés. Exterminer devint un simple rouage du capitalisme. Table rase. Nouvelles clientèles. Tout perdre pour tout produire, tout vendre, tout posséder de nouveau. Le XXI^e siècle propose un autre type d'extermination, non plus massive et extérieure, mais individuelle et intérieure.

Nous avons soldé Dieu, pendu au clou les idéologies, remisé l'idée de nation, de contrat et de projet social dans des arrière-boutiques poussiéreuses dont nous paraissions désormais avoir honte. Nous sommes nus, exposés aux météores, aux révoltes d'une planète que nous avons malmenée, parvenus tout au bout d'une fragile planche d'un modèle économique que nous entreprenons de scier avec nos canifs. Ne reste plus qu'à nous malmenier davantage. En inventant de nouveaux carcans, de nouvelles règles, en découpant ce qui est uni, en déstabilisant ce qui était sûr, en élimant ce qui était solide, en préférant le mirage au réel, en laissant l'argent et ses serviteurs continuer à dérégler les affaires

BOULON PRÉCAIRE

du monde et dissoudre nos rêves dans le bain acide des profits. Expérience-limite. Expérience de nos limites. Hommes précaires, avant que de devenir hommes solubles. Friables. Rabotés. Poncés. Effaçables et effacés.

Paroles*

C'est pas aujourd'hui qui m'inquiète. Aujourd'hui, je m'en sors. Enfin, c'est pas simple quand même. Non, ce qui m'inquiète, c'est demain. Quand je serai à la retraite. J'ai déjà pas grand-chose, mais à la retraite, j'aurai encore moins. Alors là. En plus, avec l'âge, tous les problèmes qui arrivent, la santé, et tout. Je ne sais pas comment je ferai. Ça me fait peur. Je préfère ne pas y penser. Vous me direz, il y a tellement de malheureux dans le monde.

* *Le 1* n° 169, «Vivre avec le Smic», 13 septembre 2017.

*

Vous croyez que j'ai le choix ?

*

Vous savez ce que ça veut dire, Smic ?
Salaire de Merde Imposé aux Couillons.
Et moi j'en fais partie, des couillons.
Ça vous va comme réponse ?

*

Quand vous vous dites, voilà, je viens de faire une heure de travail. Et pas une heure facile. Une heure de travail pénible, quand vous êtes dans mon secteur. Donc, vous vous dites, j'ai fait une heure. Vous avez déjà mal aux épaules, ça vous lance dans les côtes. Vous commencez à le sentir ce corps, vous n'êtes plus tout jeune. Quarante-six ans, c'est plus tout jeune. Vous avez fait une heure, et qu'est-ce que vous tenez dans votre main, même pas huit euros. Quelques pièces, quoi. Quatre pièces de deux. J'ai l'impression